



**HAL**  
open science

# Le cirque Molier et ses athlètes aristocrates à la Belle Époque : succès mondain et controverse politique

Gabrielle Houbre

► **To cite this version:**

Gabrielle Houbre. Le cirque Molier et ses athlètes aristocrates à la Belle Époque : succès mondain et controverse politique. *Modern and Contemporary France*, 2007, 15 (4), pp.497-511. 10.1080/09639480701627626 . hal-02455116

**HAL Id: hal-02455116**

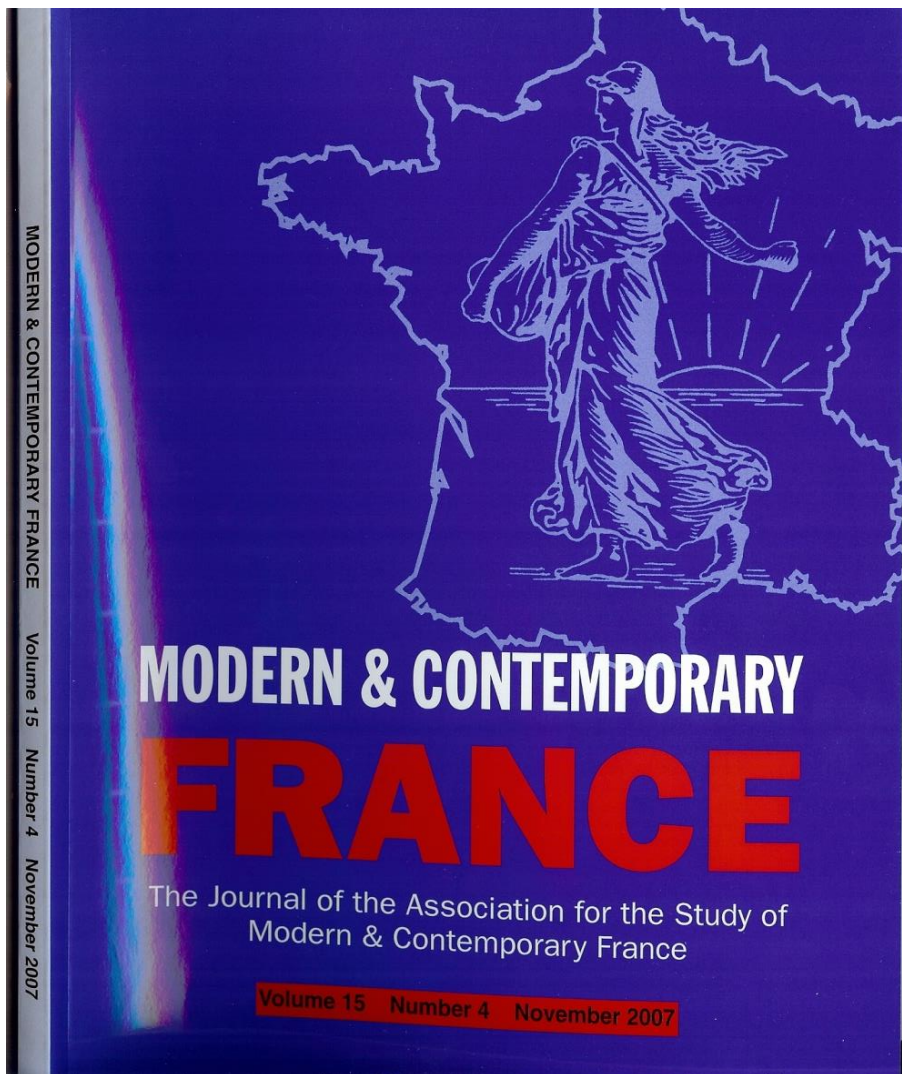
**<https://hal.science/hal-02455116>**

Submitted on 28 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gabrielle HOUBRE, « Le cirque Molier et ses athlètes aristocrates à la Belle Époque : succès mondain et controverse politique », *Modern and Contemporary France*, vol. 15, Number 4, November 2007, pages 497-511.



## Le Cirque Molier et ses athlètes aristocrates à la Belle Époque: succès mondain et controverse politique

Gabrielle Houbre

*Au carrefour de l'histoire sociale et culturelle et du genre (gender), cet article propose une réflexion sur une pratique privée qui déborde, au cours d'une vive polémique entretenue par la presse nationale, dans l'espace public. En 1880, Ernest Molier fonde un cirque privé exceptionnel, les deux représentations annuelles de ce cirque l'impose pourtant comme un must de la saison parisienne jusqu'à la mort de Molier en 1933. La chronique mondaine puis les rubriques politiques s'emparent bientôt de l'évènement pour s'émouvoir de ce que les deux représentations s'adressent alternativement aux femmes du monde puis du demi-monde. Mais c'est surtout la participation active des héritiers de grandes familles aristocrates au spectacle qui est âprement discutée, certains journaux la stigmatisant comme un signe de décadence morale et politique à une époque où les débats sur la dégénérescence de la race battent leur plein.*

Le 21 mars 1880 se déroule à Paris la première représentation offerte par un cirque hors du commun. Son fondateur, Ernest Molier, est un bourgeois assez riche pour s'offrir le luxe d'une piste de cirque érigée au cœur de sa propriété, rue Bénouville, près du Bois de Boulogne, assez bien inséré dans les cercles mondains pour avoir pu recruter une troupe d'amateurs parmi ses amis aristocrates et grands bourgeois—auxquels viendront s'ajouter quelques artistes féminines—et assez audacieux pour présenter un véritable spectacle alternant numéros équestres avec numéros de force, d'adresse et de divertissement. Le public rassemblé plusieurs centaines d'invités distingués dans le beau monde pour les hommes, et dans le demi s'agissant des femmes avant que, dans un second temps, aristocrates et grandes bourgeoises ne réclament d'assister à l'évènement (Molier 1905, chap. 1). Enhardi par la réussite de cette séance encore inédite de sociabilité *high life*, Molier répète trois mois plus tard son spectacle

---

Correspondence to: Université Paris Diderot-Paris 7 / Institut Universitaire de France, 147 rue de Bercy, 75012 Paris, France. Email: houbre.gabrielle@univ-paris-diderot.fr

ISSN 0963-9489 (print)/ISSN 1469-9869 (online)/07/040497-15  
© 2007 Association for the Study of Modern & Contemporary France

avant de l'ancrer durablement dans le temps, puisqu'il réussit l'exploit de faire donner par sa troupe deux à trois représentations annuelles durant plus d'un demi-siècle, jusqu'à sa mort, en 1933.

Les soirées du cirque Molier, rares et sélectives, donc doublement précieuses, s'imposent immédiatement comme l'un des rendez-vous les plus courus de la vie parisienne: le Tout-Paris s'arrache les invitations qui lui permet de voir certains des siens se mettre en scène dans des attractions susceptibles de rivaliser avec celles de professionnels et, bien vite, les plus brillants équipages tirent la rue Bénouville de l'obscurité dans laquelle elle végétait jusqu'alors (*Le Figaro*, 6 juillet 1880). Le succès grandissant draine cependant dans son sillage les critiques et bientôt la presse consacre l'événement en s'en emparant. Le 2 janvier 1885, le très catholique et très conservateur *L'Univers*, après avoir condamné l'alternance des maîtresses et des épouses dans les deux publics féminins, s'offusque de l'inconvenance de ces aristocrates s'exhibant en maillots d'athlètes quand ce n'est pas en costumes de clowns. Dans cette fin de siècle que beaucoup vivent comme crépusculaire,<sup>1</sup> le cirque Molier échappe à sa vocation de simple divertissement privé pour devenir un catalyseur des idées, desangoisses ou des fantasmes qui agitent les esprits autour des notions de race, d'hérédité et de dégénérescence mais aussi du rôle social et politique de la noblesse et même des rapports régissant les deux sexes. Le cheval, dans ce contexte, est un authentique révélateur des termes et des enjeux du débat. Tout part de lui et de la passion que lui porte le cavalier, dresseur et pédagogue, Ernest Molier. L'animal est l'attraction principale du cirque en même temps que le pivot autour duquel s'articule le programme. Et c'est lorsque les représentants de la noblesse le délaissent pour lui préférer des numéros de gymnastique, de force ou de clowneries et foulent à pied la piste du cirque qu'enfle et qu'éclate la polémique.

« Celui-là est un véritable Centaure » (Vaux 1888a, p. 109)

On ne connaît presque rien sur l'enfance et la jeunesse d'Ernest Molier, sinon le peu qu'il a lui-même raconté en avant-propos de son ouvrage sur son cirque (Molier 1905, pp. I-III). Né en 1844 dans la Sarthe,<sup>2</sup> il est issu d'une bonne famille de la bourgeoisie qui compte des membres dans la magistrature et dans l'armée et même, précise-t-il, des nobles et des « décorés ». Son père, Jean Adrien Molier, est trésorier-payeur au Mans, une profession qui ne l'a, semble-t-il, pas préparé à accueillir favorablement la passion précoce que son fils a nourrie pour l'équitation et pour le cirque. Après des études apparemment brèves et peu brillantes, le jeune homme s'installe à Paris dès sa majorité. Il profite alors essentiellement à cheval des loisirs que lui autorise une fortune assez importante pour qu'il n'ait jamais eu besoin d'exercer une activité salariée et décide de « devenir écuyer, sinon professionnel, du moins amateur ».<sup>3</sup> Il expérimente essentiellement en autodidacte une science équestre livresque, les gens du métier, « jaloux de leur art mystérieux », l'ayant « envoyé promener » selon sa propre expression. Cavalier avant tout d'extérieur, il prétend dédaigner la Haute École classique qui, dit-il, « ratatine » les chevaux, mais il s'intéresse à l'équitation savante de

cirque à laquelle l'initie Alfred Bradbury, le seul professeur qu'il se reconnaisse. Henry Thétard, dans sa *Merveilleuse histoire du cirque*, lui adjoint Victor Franconi et James Fillis et déclare qu'« à vingt-cinq ans, M. Molier était un écuyer complet, sachant mettre au passage et au piaffer le cheval le plus difficile, aussi bien qu'exécuter un pas de deux des plus classiques sur panneau ou cheval nu » (Thétard 1978, p. 235). Réserve à la pratique de l'équitation sa « disponibilité »,<sup>4</sup> Molier put et sut s'astreindre à une discipline patiente et méthodique: « Après bien des années d'un travail qui eût été pénible pour un autre moins passionné, je parvins à connaître assez mon affaire pour dresser des chevaux, des animaux de toutes sortes, et former des élèves. Aussi suis-je très fier, précise-t-il, d'être arrivé seul et par moi-même à ces résultats ». Bien que demeuré amateur, il n'envisageait la pratique de l'art équestre que comme un « travail », un « métier », pour reprendre ses termes, et ne souffrait en la matière d'aucun dilettantisme. Le baron de Vaux, qui contribua dans ses ouvrages à assoier la flatteuse réputation d'homme de cheval de Molier, insiste sur ses aptitudes de dresseur, tout comme Paul Haynon qui note qu'en quarante-cinq ans, Molier a dressé plus de quarante chevaux, mais aussi des singes, des chiens, des oies et même des chameaux, montés en haute école par la célèbre écuyère Blanche Allarty.<sup>5</sup> Il semble d'ailleurs qu'il ait appliqué au dressage de ces derniers la méthode Baucher et que, convaincu par le caractère probant des résultats, il ait proposé—en vain—son procédé au ministère de la guerre comme susceptible d'améliorer l'efficacité des troupes méharistes à l'œuvre dans la colonisation africaine (*Action française*, 11 août 1933). Sportsman accompli comme beaucoup des jeunes gens appartenant à la jeunesse dorée, escrimeur assidu au Cercle des éclairiers où Jacob enseignait l'épée, et élève de Lecour en boxe,<sup>6</sup> Molier est surtout indissociable du cheval, comme le prouvent les très nombreux articles de presse qui lui sont consacrés de son vivant et lors de sa mort, le 1<sup>er</sup> août 1933, à quatre-vingt-neuf ans, un mois à peine après avoir assuré en selle son dernier spectacle: « Centaure » (*Le Gaulois* 1884; *Ami du peuple du soir* 1933), « *horseman* infatigable » (*Le Gaulois* 1884), « roi de la Haute École » (*Le Clairon* 1884), « dresseur incomparable » et « écuyer hors ligne » (*L'Indépendance belge*),<sup>7</sup> tels sont les qualificatifs les plus explicites qui reconnaissent les mérites de l'homme de cheval passionné (*Le Figaro* 1933; *Ami du peuple du soir* 1933; *Le Temps* 1933; *Action française* 1933). Pour autant, Molier a ajouté une autre corde à son arc, celle de la pédagogie. Très vite il a en effet souhaité former des élèves qu'il a presque exclusivement recrutés parmi les jeunes filles qui se destinaient au cirque. Beaucoup d'entre elles sont devenues des écuyères réputées comme Fanny Lehmann, Louisa Lankast, Pâquerette, Irma Viollet, Camille Van Walberg, et surtout celle qui s'est imposée comme la plus grande écuyère de la Belle Époque, Blanche Allarty, que Z lança en 1890 et qu'il épousa par la suite.<sup>8</sup> À une époque où, certes, l'équitation féminine s'est beaucoup développée mais où elle se pratique selon une codification spécifique (monte en amazone, cheval de dame, selle à fourches pour la monture, toilette d'amazone pour la cavalière) visant à souligner la grâce et la mesure nécessaires qui doivent animer le couple cheval/amazone aussi bien dans son équipement que dans sa gestuelle (Houbre 1998, pp. 85-99), la mâle originalité de Molier, comme instructeur, est de n'avoir pas hésité

à apprendre la monte à califourchon à ses apprenties, « convaincu que lorsqu'une femme sait monter en homme, elle contracte une solidité et un maniement du cheval qu'elle n'aurait jamais pu acquérir en amazone » (Molier 1905, p. 12).

Hormis quelques chevauchées nocturnes, l'écuyer ne se risqua pourtant pas à sortir de l'ombre de son manège ses apprenties écuyères, « ne voulant pas les rendre ridicules et les exposer par leur posture grotesque à la risée des promeneurs » (Molier 1911, p. 280 et sa lettre dans André 1908, p. 198). S'il lance avec bonheur la mode des écuyères travesties en homme—notamment en uniforme du Cadre noir de Saumur—il respecte les usages du monde qui, dans les années 1880, bannissent encore la monte à califourchon pour les femmes. Aussi, on ne saurait s'égarer à penser qu'il ait voulu participer en quoi que ce soit à l'élan féministe qui prenait de la vigueur dans les années 1880 (Kleiman & Rochefort 1989, p. 356). Plus tard, il se flattera au contraire d'être « un fervent admirateur de la grâce féminine », affirmant ne trouver rien de plus « laid » ni de plus « disgracieux » qu'une femme à califourchon, rejoignant par là le sentiment vulgaire de ses pairs (lettre de Molier dans André 1908, p. 198 et dans *Pour bien faire du sport* 1912, p. 210). Et pour qu'aucun doute ne puisse subsister, il ajoute:

Je ne puis supporter la femme qui se donne des allures masculines. Je dois dire même que, pour moi, chaque fois qu'elle se fait homme d'une manière quelconque, je la renie complètement, et la grande attraction que j'ai pour son sexe se transforme en répulsion. Ainsi, pas plus de femmes à califourchon que de femmes députés, notaires, avoués, cochères, etc. (Lettre de Molier dans André 1908, p. 198)

L'ambivalence de Molier, dont la politique sociale hésite entre public et privé, entre respect avisé des convenances et réalisation volontiers transgressive de ses désirs particuliers, est l'un de ses traits distinctifs. Elle se lit dans tout l'ordonnement de son cirque, du choix des compagnons appelés à fouler la piste avec lui jusqu'à l'élection des *happy few* invités à les applaudir, en passant par la distribution des numéros.

#### L'Économie sélective du cirque Molier ou les raisons d'un succès mondial

Comme le relève avec justesse Robert Milton dans *Le Figaro* du 6 juillet 1880, « Molier est purement un amateur riche qui s'offre le luxe d'avoir un cirque chez lui, comme d'autres propriétaires ont une salle de théâtre dans leur hôtel ». De fait Molier a suffisamment voulu son cirque pour déménager de son hôtel de la rue Blanche—trop exigü—et venir s'installer près du stratégique Bois de Boulogne, où il comptait bien monter chaque jour, et faire ériger à grands frais une piste réglementaire de treize mètres de diamètre. Au premier bâtiment d'allure incertaine, construit en planches et en plâtras, couvert en tuiles et comprenant un étage dévolu à la loge des artistes, succédera en 1898 un véritable cirque en bois, plus spacieux, occupant près de la moitié de la surface bâtie de la propriété.<sup>9</sup> L'entreprise était privée et à but non lucratif (troupe amateur et public non payant); environs 20 000 f. de frais annuels d'entretien s'ajoutaient aux capitaux initiaux de construction.<sup>10</sup> Il ne faut donc pas s'étonner de ce que la presse revienne plusieurs fois sur le « luxe princier » déployé par ce bourgeois rentier.

Rue Bénouville, Molier, tour à tour cavalier, dresseur et instructeur, s'abandonne quotidiennement à sa passion de l'équitation. Il reçoit en outre la visite régulière de ses compagnons *sportsmen*, aristocrates et bourgeois fortunés, tous cavaliers, escrimeurs ou boxeurs, qui viennent profiter de son manège, à une époque où les activités sportives suscitent un réel engouement de la part des membres de la haute société parisienne.<sup>11</sup>

Ils apportèrent chacun leur bagage sportif. Pendant que je dressai mes chevaux, les escrimeurs se mirent à ferrailer au milieu de la piste, les forts en biceps levèrent des poids, et les amateurs de gymnastique firent leur Léotard au-dessus de ma tête. Si bien qu'un beau jour, je ne sais lequel de nous m'engagea à organiser une petite soirée équestre.<sup>12</sup> (Molier 1905, p. 5)

Car, pour Molier et bien qu'il soit conscient du déclin du cirque équestre concurrencé au même moment par le music-hall, l'étoile du spectacle doit demeurer le cheval; et de fait, jusqu'à la dernière représentation en 1933, celui-ci est le prétexte à la majorité des numéros, que ces derniers relèvent de la haute école, du dressage en liberté, de la pantomime, de la voltige, ou d'excentricités diverses. Molier, lui-même, se réserve le premier rôle: il ouvre le spectacle en haute école et montre ensuite son habileté d'écuyer de cirque en exécutant des pas de deux sur panneau ou cheval nu, ou en présentant des chevaux en liberté.<sup>13</sup> D'autres numéros hippiques, de divertissement ou d'équitation académique, sont offerts par ses amis, tous nobles ou militaires, ce dont l'on ne s'étonne pas tant le cheval est l'élément nodal d'une identité masculine par essence aristocratique et guerrière (Houbre 2003, p. 15).<sup>14</sup> À l'exception d'un comte, qui s'expose au trapèze et à la barre fixe, et d'un autre, qui joue au clown, les autres participants, bourgeois plus ou moins aisés et plutôt plus que moins, se partagent des numéros de force, d'adresse et de divertissement oscillant entre démonstrations sportives et exercices de cirque.<sup>15</sup>

Si Molier n'a eu aucune peine à composer sa troupe dans sa partie masculine, il se trouve fort embarrassé au moment de la compléter par l'« élément féminin », « jugé indispensable »; cette « terrible question », selon son expression, l'incite à s'inquiéter du monde où chercher ses collaboratrices. Son premier réflexe, dans un souci de cohérence, est de songer au même que celui des messieurs, d'autant que, dans ces années 1880, les aristocrates, plus libres de s'intéresser aux activités sportives que les bourgeois, se doublent de plus en plus souvent de *sportswomen* accomplies (Vaux *Les Femmes de sport* 1885 et Saint-Martin 1989, pp. 28–30). Cependant, malgré la candidature de plusieurs amazones parmi les plus hardies,<sup>16</sup> Molier renonce aux femmes du monde dont la présence aurait immanquablement entraîné l'exclusion des autres, c'est-à-dire des cocottes. Or, Molier était alors encore garçon et à ce titre avouait en connaître « pas mal au théâtre, au concert, au Bois et même en dehors de ces trois promenoirs favoris du monde galant »; il était même bon garçon: ne se sentant pas le courage de leur fermer sa porte le soir de la fête, il préféra se passer des « légitimes » de ses amis, sans compter qu'il redoutait que ces maris jaloux des prérogatives que leur conféraient le droit et l'usage, « empêch[ent] leurs femmes de cascader devant eux à pied et à cheval » (Molier 1905, pp. 7, 8). Il fit donc appel à quelques artistes

professionnelles, en particulier les écuyères Fanny Lehmann, Emma Bradbury, Renée Dudley et l'actrice Alice Lavigne. Elles vinrent renforcer la troupe qu'il formait avec ses compagnons, tous authentiques amateurs bénéficiant néanmoins d'assez de loisirs pour s'entraîner plusieurs semaines, sinon plusieurs mois, comme des professionnels (Thétard 1978, p. 235).

« Amphitryon aimable et magnifique », comme le proclame *Paris-Journal* dans son numéro du 21 juin 1881, Molier trie sur le volet ses trois à quatre cents invités qu'il régale, outre le spectacle, d'un dîner sans façons<sup>17</sup>.

Tout ce que Paris compte de *sportsmen* distingués, tous les habitués du Bois le matin, s'étaient donné rendez-vous hier soir chez M. Molier qui offrait à ses amis une fête dont on se souviendra longtemps dans le *high life* parisien. Nous trouvions l'élite de la magistrature, de la médecine, de la finance et de la noblesse.<sup>18</sup>

La sélection sociale est posée comme règle de base et Molier n'y déroge pas jusqu'à sa mort, même si, au fil des années, elle se démocratise quelque peu:

Ici, spectateurs et acteurs sont des gens de même éducation, de même milieu, qui se connaissent tous. (...) Ils entendent continuer à se divertir librement, entre gens du monde, et laisser dehors qui leur déplaît (...) La porte est close pour les gens de théâtre. (Le Roux 1889, p. 242)

Là, dans cet entre-soi élargi à d'aimables demi-mondaines et demoiselles du spectacle, réside sans doute une des clefs du succès retentissant de l'entreprise qui dépasse largement les espérances de ses promoteurs. Bientôt quelques articles s'enthousiasment pour ce « cirque de salon » et saluent une « idée vraiment neuve et sûrement piquante » (*Le Figaro* 1880). Les comptes-rendus abondent dans les chroniques mondaines, incensant les performances équestres et athlétiques proposées par ces amateurs stylés et égrenant les figures vedettes du Tout-Paris présentes dans le public telles que le Prince Sagan ou le duc de Morny.

Il est intéressant de constater qu'à partir du moment où la représentation du cirque Molier s'imposait comme un événement mondain, les épouses se rebellèrent contre leur éviction et se refusèrent, au moins comme spectatrices, à laisser le champ libre aux maîtresses de leurs maris. Cédant à leurs instances pressantes, Molier organisa, à partir de 1882, une double représentation du même spectacle pour ses deux publics féminins, habitude qui perdura jusqu'à la fin du cirque:

L'élément féminin, qui assiste à ces réunions très recherchées, se divise, on le sait, en deux catégories absolument tranchées. Les parents de ces messieurs, qui, quand elles mettent le pied dans l'établissement de M. Molier, savent qu'elles rentrent dans un salon aussi rigoureusement fermé que n'importe quel logis aristocratique. Quant à leurs amies, elles ont leur jour absolument distinct, et les premières comme les dernières sont convaincues qu'aucune lettre d'invitation n'a pu s'égarer au contrôle. Ces deux camps vivent d'ailleurs en fort bonne intelligence, par cette excellente raison qu'ils ne se rencontrent jamais. (Vaux 1888b, p. 112)<sup>19</sup>

Cette disposition, qui reflétait la bipolarisation traditionnelle des amours masculines—amours de salon, amours de rue—et en respectait l'aménagement

et qu'il soit « entré dans les mœurs comme la Fête nationale ou la séance annuelle de l'Académie », s'indigne du pragmatisme guère moral qui fait se succéder deux publics féminins, épouses et maîtresses et, surtout, se scandalise du fait que des hommes du meilleur monde puissent s'ingénier à « lutter avec les vrais écuyers et avec les clowns de profession ». *L'Univers* conclut sa recension par ces quelques lignes affligées:

Nous ne ferons pas d'autres réflexions; elles n'ajouteraient rien à la pénible impression que doit produire le simple exposé des faits. Mais ce qu'il faut dire très haut, c'est que la France serait bien perdue si elle ne devait compter que sur cette étrange sorte de régénérateurs. (*L'Univers* 1885)

Avec les réactions très politiques de journaux de tous bords, la polémique—latente depuis 1882 et l'affichage de la double morale sexuelle dans le choix du public féminin—éclate pour rebondir l'année suivante, lorsque Molier et sa troupe acceptent de donner une représentation exceptionnelle de leur spectacle au profit de l'Œuvre de l'Hospitalité du Travail patronnée par la duchesse d'Uzès, personnalité assez peu conformiste pour avoir été, notamment, la première femme maître d'équipage de chasse à courre.<sup>20</sup> Beaucoup, y compris parmi les plus modérés,<sup>27</sup> s'offusquent alors de voir, au nom du devoir de charité, la fine fleur de l'aristocratie et des salons parisiens se divertir dans les loges et les gradins ou s'ébattre sur la piste du confortable et luxueux Nouveau cirque, celui de la rue Bénouville étant trop petit pour l'occasion.<sup>28</sup> Le débat se focalise alors sur l'éventuel discrédit d'une noblesse qui prétend jouer aux artistes de cirque, sur la pertinence de l'exhibition des corps et de l'utilisation de la force et, plus généralement, sur le degré de sa dégénérescence et de sa capacité à assumer son rôle parmi les classes dirigeantes.

Car ici les représentants de la bourgeoisie importent peu. *Le Radical*, dans son numéro du 25 mai 1885, dénombre bien quelques roturiers enrichis membres du Jockey Club dont *Le Voltaire* du 29 mai 1886 prétend qu'on « chuchote tout bas » les noms, mais ils sont éclipsés par la présence des gentilshommes et non des moindres. *Le Rappel*, dans un article du 10 janvier 1885 persiflant *L'Univers* qui « grogne et ronchonne », a ainsi le mérite de poser le vrai problème:

L'armorial de France descend dans l'arène, fait des pirouettes, crie: « Miousic ! miousic ! » exprès pour le divertir (...) Ce dont il se plaint justement, c'est qu'on lui fasse la mariée trop belle. On lui aurait servi le *saut des tonneaux* avec M. Durand ou M. Lambert, qu'il se serait contenté de hoher la tête ou de hausser les épaules; hélas ! la bourgeoisie n'est pas en cause, mais bien l'aristocratie, la noblesse (...); passe encore qu'un roturier s'enfarine, mais un prince du sang !

Au cœur de la tourmente, le comte Hubert de la Rochefoucauld: incontestablement le mieux né de la troupe, puisque issu d'une famille reconnue comme appartenant aux plus anciennes et aux plus glorieuses de France;<sup>29</sup> à ce titre, c'est par lui que le scandale arrive.<sup>30</sup> Ce compagnon de la première heure de Molier, avec lequel il a conçu le principe du cirque mondain, est un gymnaste émérite (Vaux 1888b, pp. 109–115). Il choisit donc de s'investir dans d'audacieux numéros de barres fixes et de trapèze volant et s'aventure parfois à jouer les joyeux drilles, grimé en clown et réclamant la

distinct (Houbre 1996, pp. 311–337), fit néanmoins beaucoup jaser en société et dans la presse.<sup>20</sup> Cette dernière ne se priva pas de dauber ces petits arrangements avec la morale, les feuilles modérées épingleant l'alternance des femmes du monde et de « celles qui en sont moins » voire qui « n'en sont pas » (*Le Figaro* 1883 et 28 mai 1886), les autres—de droite comme de gauche—se déchainant sur « les deux fournées » comprenant les « marquises authentiques » d'une part, les « horizontales de grande marque » de l'autre (*L'Écho de Paris*, 1885 ou la variante « horizontales de la haute noce » du *Radical*, 1886), ou encore « l'aristocratie galante » ou « dessus du panier à quinze sous » opposée aux « femmes du vrai monde, de la crème du faubourg », « rien que des pêches à trente sous » (*Le Voltaire* 1885).

La boutade bien élevée non plus que le ricanement graveleux n'entamèrent en rien l'engouement des élites pour leur cirque, lesquelles en firent rapidement l'un des moments-phares de la saison parisienne et, par là-même, le publicisèrent.<sup>21</sup> Des pièces de théâtre et des romans le consacrent comme référent culturel en le mettant en scène.<sup>22</sup> La presse donna davantage d'ampleur encore au phénomène en discutant cette innovation qui « bouleversait tous les usages reçus »: peut-on demeurer un « parfait gentleman, tout en se donnant en spectacle devant un public restreint, composé d'hommes du meilleur monde, venant juger des prouesses de leurs pairs » ? Pendant quelques années, le débat sur ce que le baron de Vaux qualifie de « révolution » (1888b, p. 112), quitta les rubriques mondaines policées pour alimenter des analyses politiques et sociales contradictoires montrant, en même temps que la cohésion sociale et culturelle des couches les plus élevées de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la force de l'attraction que ces dernières continuaient à exercer sous la III<sup>e</sup> République (Mayer 1983, p. 107).

### Le Corps exhibé de la noblesse ou les raisons de la controverse

L'essentiel du débat se situe en 1885–1886, avant le déclenchement de la crise boulangiste, dans un climat d'agitation politique et, depuis 1882, sur fond de dépression économique. Le second cabinet Ferry, installé depuis février 1883, voit certes la plupart des grandes lois républicaines votées, mais il finit par tomber le 30 mars 1885. La droite, qui s'était déchirée aux élections de 1881 entre bonapartistes, légitimistes et orléanistes, se remobilisa fortement pour celles d'octobre 1885 et fait plus que doubler son nombre d'élus à la Chambre des députés.<sup>23</sup> La presse, qui jouit depuis la loi du 29 juillet 1881 d'un régime très libéral répliquant aux contraintes imposées par l'ordre moral, est en plein essor, particulièrement les feuilles d'opinion.

Dans ce contexte effervescent, *L'Univers*, qui demeure après la mort de Louis Veuilleux<sup>24</sup> un journal de combat ultramontain et ultra conservateur, lance une pierre, le 2 janvier 1885, dans le « cirque d'amateurs » et, par ricochet, dans les salles de rédactions de plusieurs de ses confrères. Il reprend en effet des extraits d'articles favorables à la troupe de Molier qui, selon lui, « donnent une triste idée de temps où [ils] vivent », c'est-à-dire ceux d'une « décadence morale » digne de l'antique Byzance.<sup>25</sup> Il s'inquiète de ce que le cirque soit devenu une « institution parisienne »

musique avec l'accent anglais, ce qui lui attire les quolibets grignants du *Voltaire*, le 8 janvier 1885: « À lui la palme, à lui le pompon, à lui le toupet frisé ! ».

Il est intéressant de constater que les critiques de la presse se concentrent sur les numéros d'adresse, de force et de divertissement exécutés à pied et épargnent les numéros équestres.<sup>31</sup> À cheval, un noble semble pouvoir se produire dans un cirque sans trop déroger à sa condition. Qu'il mette pied à terre, et le voilà dépourvu de son identifiant culturel le plus emblématique. En délaissant sa plus noble conquête, il renonce à lui emprunter la mâle autorité que ce fidèle compagnon lui assure depuis des temps immémoriaux pour lui substituer la sienne, en propre, déployée avec ostentation dans l'exercice de sa puissance physique quand il se fait gymnaste ou hercule. Au-delà de la traditionnelle recherche de la proesse, détentrice d'un prestige de bon aloi, il introduit une rupture culturelle en faisant fructifier son capital viril intrinsèque par la parade corporelle et la démonstration de sa force musculaire. Cette irruption publique du corps masculin, qu'il soit admiré ou vilipendé, fascine. L'anatomie de La Rochefoucauld est ainsi fort appréciée: Robert Milton relève qu'il est « remarquablement taillé en jeune athlète et qu'il a des muscles d'acier », tandis que Jules Claretie s'abandonne à la séduction déglagée par ce jeune homme « blond, élégant, bien musclé, joli garçon » (*Le Figaro* 1880 et *Le Temps* 2–3 janvier 1885). Le maillot d'athlète ou d'hercule, qui dénué autant que le maillot de bain mais qui se donne à voir hors de l'espace consacré de la plage, attire les regards par son incongruité lorsqu'il est porté par des jeunes gens du monde. Si certains se contentent de souligner un corps « moulé » ou « admirablement découpé dans son maillot brun », d'autres plus précis, remarquent la « culotte avantageuse » (*Le Voltaire* 1886; *Le Temps* 2–3 janvier 1885 et *Le Figaro* 1886). Faut-il croire ces messieurs, si réceptifs aux appâts charnels de leurs semblables, quand ils soutiennent que ce sont les femmes qui s'émeuvent d'une virilité si prometteuse ?<sup>32</sup> Dans une période où les hommes s'affolent de ne pas « prévoir jusqu'où s'émancipera la virilisation de la femme » (Mendes 1885),<sup>33</sup> la préface donnée par Alexandre Dumas aux *Hommes de sport* du baron de Vaux, prend tout son sens quand il absout les compagnons de Molier en observant que « cette vigueur, cette adresse, cette élégance, cette beauté de l'homme ont le plus grand attrait pour la femme, ce qui n'est pas sans importance dans la question ». Plus brutal, Jules Lemaitre dans une pièce de théâtre qui met en scène un « clown des temps modernes, [un] Léotard des classes dirigeantes » qui ressemble trait pour trait à La Rochefoucauld, lui fait prononcer une apologie du corps biologisé et de l'énergie sexuelle:

C'est une chose délicieuse que d'être un bel animal, aux mouvements souples et forts et d'en avoir conscience (...) Si quelque jour une femme digne d'être aimée se rencontre sur son chemin [du gymnaste], soyez tranquille, il n'aura pas à regretter d'avoir développé son système musculaire, et sa compagne ne s'en plaindra pas non plus.<sup>34</sup>

Face à la débauche d'efforts physiques consentis sur la piste, les réactions transcendent les clivages politiques. Les conquies, les plus nombreux semble-t-il, légitiment les numéros de force et d'adresse en les rattachant aux saines habitudes

athlétiques de la Grèce ancienne et en rappelant la prédilection pluriséculaire de l'aristocratie pour les exercices du corps.<sup>35</sup> Ils se félicitent de cette belle vigueur qui doit avoir raison des « petits crevés » fin de race (*Le Temps* 2–3 janvier 1885 et Claretie 1883),<sup>36</sup> qui doit triompher de cette dégénérescence sans cesse rebattue depuis plusieurs décennies (*Le Temps* 11 janvier 1885 et *Le Figaro* 1884). Beaucoup de notables, qui tentent d'exorciser l'humiliation de la défaite de 1870 par l'expression d'un nationalisme plus ou moins exacerbé, promeuvent ainsi la gymnastique comme réaction possible au « choc des désastres » (Vigarello 2000, p. 108); aussi n'est-il pas étonnant de voir Gérard de Cherville se réjouir, dans *Le Temps* du 11 janvier 1885, de ces « passe-temps virils qui font ces hommes solides dont la patrie a besoin ».<sup>37</sup> Le bonapartiste Paul de Léoni, dans un registre certes violemment antirépublicain, exprime la même idée dans *L'Autorité* daté du 11 juin 1886:

Quand la République aura chu, nous retrouverons ces gymnastes et ces acrobates pleins de vigueur et de bravoure. Il ne seront pas amollis dans le plaisir qui dévirilise et ils pourront concourir utilement au relèvement de la génération de crétiens athées, de goitreux laïques que Marianne s'évertue à nous préparer.

Cette tendance à la biologisation des corps s'inscrit dans une réflexion générale menée par les médecins, surtout dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, autour des notions de dégénérescence et de race.<sup>38</sup> Au lendemain de la Première guerre mondiale, elle trouvera un aboutissement saisissant dans les théories eugénistes d'un médecin qui veut améliorer et contrôler la qualité des accouplements en créant un véritable haras humain. Poussant jusqu'à son terme l'identification de la noblesse au cheval, il imagine, en lieu et place de « l'almanach de Gotha, qui ne fait que rappeler les mérites de l'ascendance », l'instauration d'un « *man-book*, analogue au *stud-book* des coursiers et qui comprendra, non seulement le pedigree de chaque membre de l'élite, mais aussi ses performances physiques et intellectuelles » (Binet-Sanglé 1918, p. 239).

Les contempteurs, quant à eux, fustigent le « désir de paraître qu'Agrippa d'Aubigné reprochait déjà aux nobles de son temps ».<sup>39</sup> Ils s'inquiètent de voir les jeunes gens s'abaisser ici au rang des « ordinaires », sinon des « vilains » (*Le Temps* 13 juin 1886 et *Le Radical* 1886), en mettant l'accent sur la force musculaire—la seule richesse du peuple prolétarien—au détriment de l'intellect et des responsabilités politiques. Anatole France, désolé, s'exclame: « Vraiment ils font pitié. (...) Ils ne s[ont] que des bras; on voudrait qu'ils fussent des têtes » (*Le Temps* 13 juin 1886), et Henry Fouquier, a beau jeu d'invoquer les mânes de l'ancêtre du gymnaste pour l'heure le plus célèbre de Paris:

Le duc de La Rochefoucauld, qui préférerait la gymnastique de l'esprit aux exercices de trapèze, justifiait l'humeur inquiète de la démocratie à venir par ces paroles prophétiques: « Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les soutenir ». (*Le Figaro* 28 mai 1886)<sup>40</sup>

Ainsi l'initiative privée de Molière, qui n'avait d'autre ambition que de se divertir entre gens du monde, a pris à son grand dam une tournure éminemment politique:

Je ne puis m'empêcher de manifester ma surprise d'avoir été posé par les uns en régénérateur de l'humanité, par les autres, en démoralisateur d'une race. Il ne m'est

jamais venu à l'idée, en faisant du cirque, de créer une classe dirigeante assez solide pour rosser les autres, et nous ne pensions guère, mes camarades et moi, en nous livrant à des sports tels que l'équitation, la gymnastique, la force et l'escrime, voire même l'acrobatie et le dressage d'animaux, à porter atteinte au prestige de la noblesse et à compromettre ses destinées politiques. (Molier 1905, p. 192)

Si la droite modérée se contente de sermonner la conduite de cette jeunesse bien née qui « offense l'ordre social, que ces hérétiques de tant de gloire et d'honneur étaient spécialement désignés pour défendre » (*Le Temps* 13 juin 1886),<sup>41</sup> la gauche républicaine qui, dans les années 1880, tente périodiquement de diminuer l'influence symbolique de la noblesse en s'en prenant à ses titres,<sup>42</sup> utilise avec opportunité la polémique autour du cirque Molière: stigmatisant « l'étape dernière de la noblesse française (...) descendue aux déhanchements du cirque », elle l'érige en preuve de son discrédit et de son incapacité à conserver un rôle de premier plan au sein des classes dirigeantes (*Le Radical* 1886 et *Le Rappel* 1885).

Quand éclate la Grande guerre, les esprits se sont apaisés déjà depuis longtemps. Le cirque Molière reprend ses activités et retrouve la faveur des chroniques mondaines, et uniquement mondaines: l'aristocratie, en déclin, n'est plus assez puissante pour mériter la controverse et le cheval, concurrencé à la ville par la voiture, a rabattu de sa superbe. À la mort de Molière, en 1933, la presse, nostalgique, célèbre à côté de l'expérience unique d'un cirque où « ce fut noble compagnie devant noble troupe d'amateurs », le représentant d'un autre âge, celui de la Belle Époque où le cheval, associé aux élites et au pouvoir, jouissait des dernières faveurs du beau monde (*Le Temps* 4 août 1933).<sup>43</sup>

## Notes

- [1] Voir Bourget 1886, p. VI et Weber 1986.
- [2] Le 4 mai 1844 exactement, selon son acte de décès, conservé à la mairie du 16<sup>e</sup> arrondissement. Molière a été assez coquet pour dissimuler sa date de naissance et, après l'annonce de sa mort, le 1<sup>er</sup> août 1933, les spéculations allaient bon train sur son âge réel (voir les articles nécrologiques dans le fonds « Cirque Molière »).
- [3] Molière est rentier, et son acte de décès, qui porte la mention « sans profession », ignore sa qualité de directeur d'un cirque privé.
- [4] Voir l'analyse de Corbin sur disponibilité et loisir, 1995, pp. 57–58, ainsi que les travaux de Nye 1993.
- [5] Vaux 1893, pp. 333–339 et 1888a, pp. 109–113. Paul Haynon, dictionnaire des artistes de cirque (1932), in Dossier Molière et *Paris Midi*, 3 août 1933. Blanche Allart a présenté pour la première fois son numéro d'« équitation » savante sur une chienne en 1900, remportant un triomphe auprès du public (*L'Illustré Parisien* 1900).
- [6] Paul Haynon, dictionnaire des artistes de cirque (1932), in Dossier Molière.
- [7] *L'Indépendance belge* citée par *L'Univers* 1885.
- [8] L'acte de décès de Molière mentionne l'épouse sous le nom de Blanche Marie Allart et non Allarty. Sur les écuries de cirque, voir Vaux 1893 et Thétard 1978, pp. 404–412.
- [9] 247 m<sup>2</sup> sur 541,2 exactement; la propriété acquise par Molière en juin 1879, couvrait en tout 629 m<sup>2</sup>. À côté du cirque et de ses annexes (une écurie pour six chevaux et une remise pour six voitures), la

- maison d'habitation paraissait presque modeste, avec ses deux étages et ses cinq pièces-cuisine, « Calepins des propriétés bâties de 1876 », rue Bénouville (AD/S: D1P4/107).
- [10] C'est l'évaluation donnée par Claretie 1883, p. 230.
  - [11] Sur la pratique du sport par les élites, voir Saint-Martin 1989, pp. 22–32.
  - [12] Léotard créa la voltige sur trapèze volant au cirque Napoléon en 1859 et rencontra immédiatement un vif succès auprès du public parisien.
  - [13] On peut avoir une idée assez précise de ces numéros en consultant le fonds « Cirque Molière », qui contient de nombreux programmes et comptes-rendus de la presse, ainsi que l'ouvrage de Molière 1905a, qui s'arrête cependant en 1904.
  - [14] En 1880, les écuyers étaient les comtes de Beauregard, de Pully, de Maulde, de Montherot, le baron de Bizy, le capitaine Paret et le lieutenant Bourgeois.
  - [15] Henri Martell, Maurice Acloque, Jules Ravaut, Guillaume Hugues, ainsi que MM. Durand, Vavasseur, Wagner: on les trouve presque tous cités (nommément ou par leur famille), comme leurs compagnons aristocrates, dans *Tout-Paris, annuaire de la société parisienne*, 1886.
  - [16] « J'avais bien quelques légitimes de mes amis, enrégimentées chasseresses (...) qui me promettaient une foule de merveilles: sauter des barrières ou faire plusieurs tours de manège au galop, les mains en l'air, le buste renversé en arrière et les cheveux au vent »; on perçoit ici sans peine l'ironie dévalorisante de Molière quand il est question des talents des femmes, Molière 1905a, pp. 7, 8; le baron de Vaux s'y montre davantage réceptif dans son ouvrage sur *Les Femmes de sport* 1885.
  - [17] Le carton d'invitation pour la « soirée » stipule ainsi: « On fera un peu d'équitation, d'acrobatie, etc., et après on mangera des tripes à la mode de Bénouville » (« Cirque Molière »).
  - [18] Article de *La Liberté*, cité par Molière 1905, p. 10. « Le dessus du panier du monde du sport, du monde des cercles et des salles d'armes » pour *Paris-Journal*, 1881, qui relève également parmi les trois à quatre cents invités une cinquantaine de « dames artistes ».
  - [19] Le rapprochement des femmes du monde et de celles de l'autre lors de certaines occasions, comme les courses ou les kermesses de bienfaisance, a été noté par Jules Claretie 1881, pp. 248–249: « On illumine à la fois le fronton des cercles de *high life* et les guirlandes du bal Mabille et il y a dans ce rapprochement plus de philosophie qu'on ne croit ».
  - [20] Ragots que Molière appelle pudiquement des « petits nuages », 1905, p. 19.
  - [21] « Tout Paris voulut être de la petite fête qui, au lieu de demeurer intime, prit les proportions d'une solennité artistique, à laquelle assista l'élite du monde élégant », Vaux 1888a, p. 110.
  - [22] Voir par exemple Lemaître 1889; Guignon 1901; Bonnières 1885.
  - [23] La droite compte 201 députés élus contre 383 pour la gauche en 1885, quand elle en avait 90 contre 461 en 1881.
  - [24] Louis Veullot, directeur emblématique du journal, est mort en 1883.
  - [25] Les journaux cités sont *Le Figaro*, *Le Matin* et *L'Indépendance belge*.
  - [26] Voir par exemple *Le Voltaire* (gauche gambettiste) 1885 et 1886; *L'Écho de Paris* 1885; *Le Rappel* (gauche radicale) 1885; *Le Temps* 1885 et 21 mai 1886; *Le Radical* 1886; *L'Autorité* (bonapartiste et violemment antirépublicain) 1886 ainsi que le dossier de presse rassemblé par Molière 1905, pp. 185–192.
  - [27] Notamment Anatole France (*Le Temps* 13 juin 1886), et Henry Fouquier qui, dans un article à la sévérité remarquée, se désolidarise de la ligne du *Figaro*, jusque-là acquis à Molière (28 mai 1886); Émile Blavet, sous le pseudonyme de Parisius, lui répond d'ailleurs dans le même journal (2 juin 1886).
  - [28] Le Nouveau Cirque venait d'être fondé par Joseph Oller, rue Saint-Honoré. *Le Gaulois* (1886), journal royaliste du grand monde par ailleurs soutenu financièrement par la duchesse d'Uzès, donne un compte rendu dithyrambique de la fête avec le détail de la location des loges. Notons par exemple la présence des duchesses de Bisaccia, de la Roche-Guyon, de La Trémoille et d'Albuefère, des comtesses de Pourtalès et de Montesquiou, la princesse de Sagan, la vicomtesse de Grefühll, la

- marquise de Galiffet, la baronne de Rothschild, les princes Henri d'Orléans et de Saxe-Cobourg-Gotha; parmi les commissaires, officiant notamment les ducs d'Uzès et de la Trémoille, les comtes de Montgomery et de Maillé, les vicomtes de Flavigny et de Chabrol. Enfin, le duc de Crussol, deuxième fils de la duchesse d'Uzès, rejoignit pour l'occasion la troupe de Molière. La soirée aurait rapporté la somme rondelette de 40 000 f., selon *Le Gaulois*, 52 000 f., selon *L'Art et la mode* (1886) et *L'Illustré théâtral* (1897, p. 5).
- [29] « Tant dans l'Église que dans l'Épée », précise le *Dictionnaire de la noblesse* de La Chenay-Desbois et Badier, 1772, qui fait remonter la famille au sieur Foucauld I, seigneur de La Roche en 1019.
  - [30] Voir *Le Rappel* (1885) qui évoque « un descendant des croisés » et « quatre messieurs dont les aïeux étaient peut-être à Fontenoy », *Le Radical* (1886), qui imagine « que l'ombre de Godefroy de Bouillon a tressailli dans sa tombe lorsqu'elle a vu que les petits-fils de ses compagnons s'abandonnaient à ce genre d'exercices », mais aussi *Le Figaro* (28 mai 1886), *Le Voltaire* (1886), *Le Temps* (13 juin 1886), ainsi que Dalsème 1888, p. 115).
  - [31] La remarque vaut aussi pour l'escrime, autre art académique de la noblesse; mais le cirque Molière, encore une fois, donnait priorité au cheval.
  - [32] « L'orgueil d'étaler sous les regards curieux des femmes, des costumes pailletés d'or qui moulent les torses puissants (...) la tentation exquise du péril bravé au milieu des battements de ces petites mains fines et douces qu'on espère ensuite couvrir de baisers fous », *L'Écho de Paris* 1885. Voir aussi *Le Temps* 1885 et *Le Figaro* du 28 mai 1886.
  - [33] Voir aussi Maugue 1987.
  - [34] Et la dame à qui ce discours s'adresse de s'écrier « Venez à mon secours ! On me souille, on me viole et je me meurs de honte ! », 1889, pp. 10–11.
  - [35] Entre autres Houssaye, préface à Vaux 1885, p. II; *Le Figaro* 7 février 1884 et *Le Temps* 11 janvier 1885.
  - [36] Sur ce thème, voir Borie 1981, p. 161.
  - [37] Voir aussi *L'Écho de Paris* 1885.
  - [38] Voir la mise au point de Carol 1995, chap. 4 « La dégénérescence ».
  - [39] Henry Fouquier, dans *Le Figaro* (28 mai 1886), en pointant ce « volontariat du cabotinisme », se montre le plus sévère. Voir aussi la gauche radicale (« désarticulations de haut goût », se moque *Le Radical* 1886), la droite dure (« cabotinage en chambre », s'afflige *L'Écho de Paris* 1885), voire la droite extrême (« histrionisme », stigmatise ainsi Édouard Drumont 1886).
  - [40] Hubert de la Rochefoucauld a été la cible des critiques les plus violentes. Le correspondant parisien de *L'Indépendance belge* (cité par *L'Univers* 1885), le chahute en rapportant qu'il ne s'occupe pas de politique, et que le rétablissement sur les reins l'intéresse plus que celui de la monarchie ». C'est cette même image, caricaturée, que véhicule la pièce de Guignon (1901), qui le peint de façon peu flatteuse sous les traits du Prince Enguerrand de Barfleure; Guignon, dans cette pièce violemment antisémite, fait du cirque Molière d'une part, de l'alliance avec la haute bourgeoisie financière juive de l'autre, deux signes majeurs de la décadence de l'aristocratie française.
  - [41] Voir aussi *Le Figaro* 28 mai 1886.
  - [42] Rappellons qu'en 1858, Napoléon III, qui tentait de rallier la noblesse à son régime, fit abroger les décrets de 1848 proclamant l'abolition de tous les titres de noblesse et de toute distinction de naissance, de classe ou de caste; par l'article 259 du Code Pénal, il voulut lui reconnaître la légitime possession de ses titres et les protéger contre toute usurpation. C'est pour abroger cet article que le député Beauquier déposa, en vain, un projet de loi en 1882, puis en 1885. Voir Bonnefon 1910, pp. 270, 279. Anatole France fait également état d'une demande de suppression des titres nobiliaires par le conseil municipal de Paris (*Le Temps* 13 juin 1886).
  - [43] Voir les articles nécrologiques consacrés à Molière dans le fonds « Cirque Molière » de la bibliothèque de l'Arsenal, Ro 16749–16757.

## References

- Ami du peuple du soir* (3 août 1933).  
*Ami du peuple du soir* (11 août 1933).  
 André, E. (1908) *L'Éducation physique et sportive des jeunes filles*, Flammarion, Paris.  
 Anonyme (1933) 'Un homme de cheval: Ernest Molier', *Action française*, 11 août.  
*L'Art et la mode* (12 juin 1886).  
 Binet-Sanglé, C. (1918) *Le Haras humain*, Albin Michel, Paris.  
 Bonnefon, J. de (1910) *La Noblesse de France et les anoblis de la République*, Michaud, Paris.  
 Bonnières, R. de (1885) *Les Monachs: roman parisien*, Ollendorf, Paris.  
 Borie, J. (1981) *Mythologies de l'hérédité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Galilée, Paris.  
 Bourget, P. (1886) *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Lemerre, Paris.  
 Brunay (1886b) 'Sauts de carpe', *Le Voltaire*, 29 mai.  
 Carol, A. (1995) *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Seuil, Paris.  
 Cherville, G. de (1885) La vie à la campagne, *Le Temps*, 11 janvier.  
 Cirque Molier: fonds de la bibliothèque de l' Arsenal, Ro 16749-16757.  
*Le Clairon* (8 février 1884).  
 Claretie, J. (1883) 'Chronique du 11 mai 1883', in *La Vie à Paris*, Havard, Paris.  
 Corbin, A. (1995) 'Du loisir cultivé à la classe de loisir', *L'Avènement des loisirs 1850-1960*, Aubier, Paris.  
 Dalsème, A. (1888) *Le Cirque à pied et à cheval*, Librairie illustrée, Paris.  
 Dossier Molier Archives Départementales/Seine, D28Z/4: Histoire du cirque.  
 Drumont, É. (1886) *La France juive*, Flammarion, Paris.  
 Ferry, L. (1900) 'Au Cirque Molier', *L'Illustré parisien*, 14 avril.  
*Le Figaro* (6 mai 1883).  
*Le Figaro* (7 février 1884).  
*Le Figaro* (3 août 1933).  
 Fouquier, H. (1886) 'Les Gentilshommes trapézistes', *Le Figaro*, 28 mai.  
*Le Gaulois* (9 février 1884).  
*Le Gaulois* (8 juin 1886).  
 Guinon, A. (1901) *Décadence*, comédie en 4 actes, Librairie théâtrale, Paris.  
 Houbre, G. (1996), 'Les Espaces parisiens de la civilité amoureuse dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle', *Les Espaces de la civilité*, éditions interuniversitaires, Mont-de-Marsan.  
 Houbre, G. (1998) 'L'Âge des amazones', *L'Éducation des filles au temps de George Sand*, Artois Presses Université, Arras.  
 Houbre, G. (2003) *Histoire de la grandeur et de la décadence de Marie Isabelle, modiste, dresseuse de chevaux, femme d'affaires, etc.*, Perrin, Paris.  
 Houssaye, A. (1885) Préface au livre du baron de Vaux, *Les Femmes de sport*, Flammarion, Paris.  
*L'Illustré théâtral* (15 mai 1897).  
 Klejman, L. & Rochefort, F. (1989) *L'Égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Des femmes/PFNSP, Paris.  
 La Chenaye-Desbois de et Badier (1772) *Dictionnaire de la noblesse*, Schlésinger, Paris.  
 Laerte (1886) 'Hommes et choses. Dans le grand monde', *Le Radical*, 25 mai.  
 Lemaître, J. (1889) *Révolte*, pièce en 4 actes représentée pour la première fois le 9 avril 1889 sur le théâtre de l'Odéon, Calmann Lévy, Paris.  
 Léoni, P. de (1886) 'Chronique', *L'Autorité*, 11 juin.  
 Le Roux, H. (1889) *Les Jeux du Cirque et la vie foraine*, Plon, Paris.  
 Maizeroy, R. (1885) 'Notes d'un Parisien', *L'Écho de Paris*, 8 janvier.  
 Mauge, A. (1987) *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Rivages, Paris.  
 Mayer, A. (1983, édn originale 1981) *La Persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Flammarion, Paris.  
 Mendès, C. (1885) Préface au livre du baron de Vaux, *Les Femmes de sport*, Flammarion, Paris.  
 Milton, R. (1880) 'Le cirque Molier', *Le Figaro*, 6 juillet.  
 Molier, E. (1905) *Cirque Molier 1880-1904*, Dupont, Paris.  
 Molier, E. (1911) *L'Équitation et le cheval*, Lafitte, Paris.  
 Montargis, F. (1885) 'La colère de L'Univers', *Le Rappel*, 10 janvier.  
 Nye, R. A. (1993) *Masculinity and male codes of honor in modern France*, University of California Press, Berkeley.  
 Paris (1886) 'La Vie parisienne. La fête du Nouveau Cirque', *Le Figaro*, 2 juin.  
*Paris-Journal* (21 juin 1881).  
*Paris Midi* (3 août 1933) article de Jean Barois.  
*Pour bien faire du sport* (1912), Lafitte, Paris.  
 Roussel, A. (1885) 'Cirque d'amateurs', *L'Univers*, 2 janvier.  
 Saint-Martin, M. de (1989) 'La noblesse et les 'sports' nobles', *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 80, novembre.  
 Serizier, L. (1885a) 'Les clowns du grand monde', *Le Voltaire*, 8 janvier.  
*Le Temps* (2-3 janvier 1885) article de Jules Claretie.  
*Le Temps* (21 mai 1886).  
*Le Temps* (13 juin 1886) article d'Anatole France.  
*Le Temps* (3 août 1933).  
*Le Temps* (4 août 1933).  
 Thétard, H. (1978, édn originale 1947) *La Merveilleuse histoire du cirque*, Julliard, Paris.  
*Tout-Paris, annuaire de la société parisienne* (1886), La Fare, Paris.  
 Vaux, Baron de (1885) *Les Femmes de sport*, Flammarion, Paris.  
 Vaux, Baron de (1888a) *Les Hommes de cheval*, Rothschild, Paris.  
 Vaux, Baron de (1888b) *Les Hommes de sport*, Flammarion, Paris.  
 Vaux, Baron de (1893) *Écuysers et écuyères*, Rothschild, Paris.  
 Vigarello, G. (2000) *Passion sport. Histoire d'une culture*, Textuel, Paris.  
 Weber, E. (1986) *Fin de siècle. La France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, Paris.